

Introduction

Isabelle PIMOUGUET-PÉDARROS

« L'histoire est à la fois narration et recherche d'intelligibilité¹. »

Inscription de l'ouvrage dans la recherche sur les génocides et les violences de masse

Après le génocide des Arméniens en 1916, celui des Juifs et des Tziganes durant la Seconde Guerre mondiale, ce sont les « nettoyages ethniques » en ex-Yougoslavie, puis le génocide des Tutsi au Rwanda, qui ont conduit la communauté scientifique – y compris les spécialistes de l'Antiquité – à (re)questionner ces pratiques et leurs fondements.

Pour la période contemporaine, en France, plusieurs publications importantes inaugurent l'ouverture du champ de recherche sur les violences de guerre et les violences de masse : d'abord l'ouvrage de Stéphane Audoin-Rouzeau et d'Annette Becker sur les violences de la Première Guerre mondiale, auquel s'ajoutent les actes du colloque de l'ENS-Cachan parus en 2002²; ensuite celui de Jacques Sémelin sur les expériences génocidaires du xx^e siècle dans lequel la Shoah est mise en comparaison avec deux cas d'étude, le Rwanda et la Bosnie-Herzégovine³; enfin, il convient de mentionner les résultats des enquêtes de terrain menées par Véronique Nahoum-Grappe en ex-Yougoslavie qui interrogent la question des violences sexuelles et sexuées⁴.

1. VIDAL-NAQUET Pierre, *Les assassins de la mémoire « un Eichmann de papier » et autres essais sur le révisionnisme*, Paris, La Découverte-Essais, 1987, p. 140

2. AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des savoirs », 2000; AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette, INGRAO Christian et ROUSSEAU Henry (dir.), *La violence de guerre 1914-1945 : Approches comparées des deux premiers conflits mondiaux*, Bruxelles [Cachan], éditions Complexe, 2002.

3. SÉMELIN Jacques, *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Le Seuil, 2005.

4. NAHOUM-GRAPPE Véronique, « Anthropologie de la violence extrême : le crime de la profanation », *ERES – Revue Internationale des sciences Sociales*, t. IV, n° 174, 2002, p. 601-609; « Crimes de souillure et crimes de guerre (ex. Yougoslavie 1991-1995) », *Ateliers d'Anthropologie*, t. XXVI, 2003, p. 143-169.

Ces publications ont été prolongées par des travaux portant sur le temps long. Parmi eux, deux ouvrages collectifs sont venus nourrir la réflexion de manière significative : d'abord celui dirigé par David El Kenz, ensuite celui de Jean Guilaïne et de Jacques Sémelin. Le premier propose une réflexion sur le massacre de l'Antiquité à nos jours, dans laquelle il s'agit moins d'étudier la pratique en elle-même que de rendre compte de la position de l'historien face à cette catégorie de violence extrême⁵ ; les seconds consacrent l'entrée de l'archéologie dans le champ des violences de masse en posant la question de son apport à l'histoire des conflits armés, de la préhistoire aux temps présents⁶. Les méthodes ainsi mises en œuvre permettent de localiser les sites de massacre, de quantifier le nombre de victimes, de mettre au jour les armes de destruction et ce faisant, de déterminer avec plus de précision les modes opératoires ; elles permettent aussi, pour les périodes les plus récentes, de retrouver et d'identifier les disparus, de restituer les dépouilles aux familles afin que celles-ci puissent leur donner une sépulture. Ainsi, l'archéologie, comme le souligne avec force Jacques Sémelin, contribue à « une réhumanisation des corps⁷ ».

En ce qui concerne la recherche en histoire ancienne, elle a été profondément renouvelée ces dernières décennies par les nouvelles approches de la guerre fondées sur l'expérience combattante⁸ ; elles ont été par la suite enrichies par un ensemble de travaux portant sur le corps, les émotions et les sensibilités, lesquels sont venus nourrir à des degrés divers la question de la violence de guerre⁹. Toutefois, c'est à partir des années 1990 et notamment à la suite des expériences traumatiques du Rwanda et de l'ex-Yougoslavie que nombre de spécialistes de l'Antiquité ont commencé à investir ce champ d'étude. S'il ne saurait être question ici de dresser une historiographie du sujet, il est néanmoins important de rappeler les travaux de Pierre Ellinger, l'un des premiers à avoir traité de la violence extrême à travers la notion de guerre d'anéantissement dans un ouvrage paru en 1993. Il s'intéresse en particulier aux marges, aux limites, qualifiées en grec d'« *eschatoi* », qui doivent être entendues au sens propre comme au sens figuré, métaphorique : ce sont les terres de confins, les frontières mais aussi

5. EL KENZ David (dir.), *Le massacre, objets d'histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 138, 2005.

6. GUILAÏNE Jean et SÉMELIN Jacques (dir.), *Violences de guerre, violences de masse : une approche archéologique*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches/INRAP », 2016.

7. *Ibid.*, p. 20 (introduction de Jacques Sémelin).

8. HANSON Victor Davis, *The Western Way of War: infantry battle in classical Greece*, Londres, Hodder et Stoughton (A John Curtis Book), 1989 ; *Id. Le modèle occidental de la guerre*, Paris, Les Belles lettres, coll. « Histoire », 1990 ; *Id. Carnage et culture. Les grandes batailles qui ont fait l'Occident*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2002.

9. CHAUGAUD Frédéric, BODIOLY Lydie, SORIA Myriam, GAUSSO Ludovic et GRIHOM Marie-José (dir.), *Le corps en Lambeaux, Violences sexuelles et sexuées faites aux femmes*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2018 ; PROST Francis et WILGAUX Jérôme (dir.), *Penser et représenter le corps dans l'Antiquité*, Rennes, PUR, coll. « Cahiers d'histoire du corps antique », 2006.

les états de crise, d'anomie, et plus précisément une forme particulière d'affrontement armé qui s'écarte des règles du combat hoplitique, auquel il donne le nom de « guerre d'anéantissement » – une guerre sans norme qui menace l'ennemi d'une destruction totale (massacre des hommes, réduction en esclavage des femmes et des enfants, prises de villes). Ainsi, en abordant la guerre ancienne non plus à travers ses règles et ses usages mais bien plutôt à travers ses excès et ses débordements, l'auteur pose la question des relations complexes entre civilisation et sauvagerie au centre desquelles il place la déesse Artémis, « déesse de tous les dangers¹⁰. »

La voie ouverte par Pierre Ellinger a été, près d'une décennie plus tard, profondément renouvelée par Pascal Payen qui a proposé de mener une anthropologie de la guerre dans ses rapports à la violence et, ainsi, de reconsidérer la place du phénomène guerrier dans le monde grec. Inventoriant tous les débordements possibles ainsi que les protections mises en place pour les juguler, les censurer ou les mettre à distance, il pose la question des usages et des limites de la violence. Considérant la violence comme « un construit », il note qu'elle ne saurait être mise en relation avec « le sauvage », convoquant d'une part les ressources de l'anthropologie, d'autre part celles mobilisées sur le sujet par l'histoire contemporaine. L'attention particulière accordée aux « expériences corporelles » des non-combattants ainsi qu'à la manière dont les Anciens pensaient l'affrontement armé (expression de valeurs supérieures, inéluctable, etc.) inscrit son ouvrage dans une approche résolument sociale de la guerre¹¹.

Depuis, différents domaines ont été explorés, notamment les représentations culturelles de la violence, les atteintes portées au corps et les massacres¹². Considérant ces différents apports, nous avons fait le choix

10. ELLINGER Pierre, *La légende nationale phocidienne. Artémis, les situations extrêmes et les récits de guerre d'anéantissement*, Paris-Athènes, De Boccard/École Française d'Athènes, BCH suppl. 27, 1993 ; *id.* *Artémis, déesse de tous les dangers*, Paris, Larousse, 2009.

11. PAYEN Pascal, *Les revers de la guerre en Grèce ancienne. Histoire et historiographie*, Paris, Belin, L'Antiquité au présent, 2012. Voir aussi *Id.*, « Sur la violence de guerre en Grèce ancienne. Anthropologie, histoire et structure », in Pascal PAYEN et Évelyne SCHEID-TISSINIER (dir.), *Anthropologie de l'Antiquité, anciens objets, nouvelles approches*, Turnhout, Brepols, 2012, p. 201-238.

12. Pour une synthèse historiographique, BONNARD Jean-Baptiste, « Violences de masse et violences extrêmes en contexte de guerre dans l'Antiquité : introduction au dossier thématique », *Kentron*, n° 37, 2022, p. 17-34. On ne citera ici que quelques travaux fondateurs : ALLÉLY Annie (dir.), *Corps aux supplices et violences de guerre dans l'Antiquité*, Pessac, Ausonius, Scripta Antiqua, 2014 ; ANDÒ Valéria et CUSUMANO Nicola (dir.), *Come bestie? Forme e paradossi della violenza tramondo antico e disagio contemporaneo*, Rome, Caltanissetta, Salvatore Sciascia, Mathesis, 2010 ; BAKER Gabriel, *Spare No One. Mass Violence in Roman Warfare*, Lanham, Boulder, New York, Londres, Rowman et Littlefield, 2021 ; BARRANDON Nathalie, *Les massacres de la République romaine*, Paris, Fayard, 2018 ; BOËLDIEU-TREVET Jeannine, « L'intolérable en temps de guerre chez les orateurs athéniens du IV^e siècle avant notre ère », *Kièma*, n° 38, 2013, p. 231-247 ; *id.* « Le sauvage en soi : violences extrêmes en temps de guerre dans le monde grec (V^e-IV^e siècles) », *CEA*, n° 52, 2015, p. 149-172 ; CUSUMANO Nicola, « La passione dell'odio e la violenza correttiva. Greci e Cartaginesi in Sicilia (409-396 a. C.) », in Valeria ANDÒ et Nicolas CUSUMANO, *op. cit.*, p. 141-163 ; ECK Bernard, « Typologie des massacres en Grèce classique », in David EL KENZ (dir.), *op. cit.*, p. 72-120 ; *Id.* *La mort rouge. Homicide, guerre et souillure en Grèce ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, Études

dans le cadre du programme PARABAINO d'étudier les violences extrêmes par le prisme de la transgression¹³, dans le prolongement des travaux collectifs menés sur ce concept qui, jusque-là, avait été peu convoqué dans le champ des sciences humaines et sociales en lien avec la guerre¹⁴; l'objectif étant d'appréhender ce type de violence à travers les expériences grecque et romaine dans une approche comparée et interdisciplinaire¹⁵.

Ainsi, cet ouvrage vient non seulement clôturer les recherches effectuées pendant près de quatre années par l'équipe du programme PARABAINO¹⁶, mais aussi et surtout ouvrir de nouvelles perspectives en proposant un dialogue entre Antiquité et période contemporaine.

Ce dialogue, qui est au cœur de l'ouvrage, a pour objectif d'interroger l'universalité et l'historicité des pratiques destructrices dans la guerre. Cependant, convoquer l'Antiquité dans la recherche sur les génocides et les violences de masse vise non pas à interroger la matrice, ni moins encore la genèse de ces pratiques, mais bien plutôt à inscrire cette période dans la réflexion d'ensemble qui a commencé à être menée sur cette question¹⁷; ainsi, si les résultats obtenus doivent permettre d'enrichir la connaissance des sociétés anciennes, ils ont aussi vocation à produire un savoir susceptible de contribuer à l'étude du sujet sur le temps long.

anciennes, série grecque, 2012; HULOT Sophie, *La violence de guerre dans le monde romain (fin du III^e siècle av. J.-C. à la fin du I^{er} siècle av. J.-C.)*, thèse soutenue à Bordeaux en novembre 2019 sous la direction de François Cadiou et de Jean-Pierre Guilhemmet; VAN WEES Hans (dir.), *War and Violence in Ancient Greece*, Londres, Classical Press of Wales, 2000; WITZKE Serena, « Violence against Women in Ancient Rome: ideology vs reality », in Riess WERNER et Garrett G. FAGAN (dir.), *The topography of violence in the Greco-Roman World*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2016, p. 248-274.

13. *Parabainô* est un terme qui, en grec ancien, signifie « traverser, aller au-delà, soit violer les règles et les serments garantis par les dieux »
14. La plupart des communications des tables rondes organisées à l'université de Nantes entre 2017 et 2019 ont été publiées dans BARRANDON Nathalie et PIMOUGUET-PÉDARROS Isabelle (dir.), *La transgression en temps de guerre de l'Antiquité à nos jours*, Rennes, PUR, 2021. Sur guerre et transgression voir aussi DOUZOU Laurent, ÉDOUARD Sylvène et GAL Stéphane (dir.), *Guerre et transgressions, expériences transgressives en temps de guerre de l'Antiquité au génocide rwandais*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2017. Le sujet a été abordé dans sa dimension normative et, à l'exception d'un article sur la période antique, porte principalement sur les périodes moderne et contemporaine.
15. ANR19-FGEN-0002, [https://www.parabaino.com].
16. Sur les travaux et publications scientifiques effectués dans le cadre du programme PARABAINO, voir BARRANDON Nathalie et PIMOUGUET-PÉDARROS Isabelle, « Massacres, violences extrêmes et transgression en temps de guerre à travers les expériences grecques et romaines. Présentation du programme PARABAINO », *Mouseion – Revue de la société canadienne des études classiques* (à paraître en 2025). Voir aussi [https://www.parabaino.com/publications].
17. Voir BLOXHAM Donald et MOSES A. Dirk (dir.), *The Oxford Handbook of Genocide Studies*, Oxford University Press, 2010; CARMICHAEL Cathie et MAGUIRE Richard (dir.), *The Routledge History of Genocide*, Londres-New York, 2015; CHALK Franck et JONASSOHN Kurt (dir.), *The History and Sociology of Genocide, Analyses and Case Studies*, New Haven, Yale University Press, 1990; CHARNY Israël (dir.), *Le livre noir de l'humanité : Encyclopédie mondiale des génocides*, Toulouse, Privat, 2001; COLWILL David, « Genocide » and Rome: 343-146 BCE: state expansion and Social dynamics of annihilation, Cardiff, Cardiff University Press, 2017; KIERNAN Ben, LEMOS Tracy et TAYLOR Tristan (dir.), *The Cambridge World History of Genocide*, vol. 1 : Genocide in the Ancient, Medieval and Premodern Worlds, Yale University, Cambridge University Press, 2023; NAIMARK Norman, *Genocide: A World History*, Oxford, Oxford University Press, 2017; TAYLOR Tristan (dir.), *A Cultural History of Genocide in the Ancient World*, Sydney, Bloomsbury Publishing, 2023.

Toutefois, ce ne sont pas tous les mondes anciens qui ont été mis en perspective avec la période contemporaine, seulement les civilisations grecque et romaine du fait de l'abondance, de la variété et du contenu de la documentation y afférant. Les sources littéraires et iconographiques sont nombreuses et très diversifiées comparativement aux autres civilisations de l'Antiquité ; elles montrent que les Grecs et les Romains ont connu de manière récurrente les massacres et les violences extrêmes, les ont pensés, mis en récit et représentés, participant de fait à la production d'une mémoire des événements. Qu'il s'agisse des textes ou des images, ceux-ci fournissent une multitude de figures et de situations paroxystiques qui invitent à réfléchir sur les questions d'identité ainsi que sur le rapport des sociétés en guerre au sacré et au genre, à questionner les pratiques de cruauté et les processus de déshumanisation qui en résultent, à interroger les modalités de leur narration et de leur représentation, de leur inscription dans l'histoire, de leur mémorialisation et de leur commémoration. Plus encore, ces figures et situations paroxystiques offrent des « modèles » susceptibles de questionner les conceptualisations et interprétations contemporaines des violences de masse.

Enjeux épistémologiques

Penser, et plus encore tenter de comprendre les violences extrêmes en temps de guerre, est certainement l'un des premiers enjeux.

Si le sociologue Zygmunt Bauman utilise à propos de l'étude des crimes de masse du ^{xx}e siècle, l'expression d'« objet sale », tout en soulignant la nécessité de s'y confronter¹⁸, d'autres, au contraire, posent la question du « pourquoi ? », s'interrogent donc sur la finalité d'une telle entreprise. C'est le cas notamment de Paul Zawadski pour lequel « travailler sur des objets détestables » soulève de nombreuses questions d'ordre pragmatique, éthique et philosophique. Ainsi, considère-t-il que mener des recherches sur les génocides et les violences de masse obéit à un seul et unique impératif, « celui du plus jamais ça » qui repose sur une dette à l'égard des morts, un besoin de nommer ce qui a été dénié ou occulté, de rendre justice aux victimes, de tirer des leçons de l'histoire, de dénoncer, de garder en mémoire, de contribuer à faire cesser l'horreur – tel est selon lui « le pourquoi¹⁹ ».

Les raisons avancées ici ne peuvent être celles du chercheur travaillant sur la période antique et ce pour deux raisons : la première tient à l'absence de contiguïté. En effet, il existe une distance temporelle, mentale, civilisa-

18. BAUMAN Zygmunt, *Modernity and the Holocaust*, Cambridge, Polity Press, 1989, cité par SÉMELIN Jacques, *op. cit.* p. 18.

19. ZAWADSKI Paul, « Travailler sur des objets détestables : quelques enjeux épistémologiques et moraux », *Revue Internationale des sciences sociales*, n° 174, 2002/4, p. 571-580, spéc. p. 574.

tionnelle entre l'Antiquité et nous, qui permet d'isoler l'événement violent, de le tenir éloigné et donc de bénéficier sans effort du recul nécessaire à l'analyse scientifique – d'autant plus que l'on ne dispose ni de journaux, ni de mémoires, au sens moderne du terme, que nos textes sont pour la plupart des reconstructions narratives, que nos images, esthétisées et sublimées, puisent leur répertoire thématique presque exclusivement dans l'épopée et la mythologie. Seule l'archéologie apporte un témoignage direct, une trace tangible, matérielle, avec toutefois les difficultés propres à la discipline ; problèmes de datation, d'identification, de remise en contexte et donc d'interprétation. La seconde raison, connexe à la première, tient au fait que notre recherche est dépourvue de tout enjeu politique, juridique ou de mémoire. Cela n'est pas le cas pour le chercheur travaillant sur l'époque contemporaine et plus encore sur le temps présent. Il est cependant possible de faire un pas de côté par rapport à l'impératif du « plus jamais ça » pour construire un objet de recherche affranchi de ces différents enjeux – ce qui ne signifie pas que ceux-ci soient définitivement exclus de la réflexion, ni moins encore que cette démarche traduise par ailleurs un refus d'engagement personnel.

L'article de Paul Zawadski fournit matière à réflexion sur d'autres points encore, notamment sur la difficulté à expliquer et à comprendre les actes qui relèvent de la violence la plus extrême. L'auteur note que « face au passage à l'acte, du meurtre d'innocents au génocide, il se pourrait que la volonté des sciences sociales de comprendre et d'expliquer relève d'une ambition démesurée, voire d'une volonté de maîtrise naïvement scientiste. Elle témoigne peut-être de notre incapacité grandissante de penser le tragique de l'histoire et de vivre avec l'inconcevable²⁰ ». Jacques Sémelin, au contraire, considère qu'il convient au chercheur « de contribuer à comprendre l'énigme des génocides », et plus largement celle des violences de masse. Mais n'est-il pas dangereux de vouloir élucider cette énigme ? Faut-il vraiment chercher à comprendre ? Telles sont les questions qu'il pose en préambule²¹. S'appuyant sur l'ouvrage de Christopher R. Browning consacré à l'un des bataillons de réserve de la police allemande dont les membres perpétrèrent des tueries de masse²², il note que la compréhension des processus de passage à l'acte constitue, d'un point de vue scientifique, un problème central, tout en rappelant qu'expliquer ne signifie aucunement justifier l'horreur.

Mais à cette dimension scientifique s'ajoutent aussi des considérations éthiques : apporter des éléments de réponse aux victimes, à celles et ceux qui ont posé la question du « pourquoi ?²³ ».

20. *Ibid.*, p. 578-579.

21. SÉMELIN Jacques, *op. cit.*, p. 15-17.

22. BROWNING Christopher R., *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, traduit de l'anglais par Élie Barnavi, Paris, Les Belles Lettres, 1994, p. 9.

23. SÉMELIN Jacques, *op. cit.*, p. 17.

Nous nous inscrivons dans cette même démarche de compréhension, dans cette même volonté de poursuivre l'intelligibilité du sujet. En effet, cet ouvrage collectif, comme bien d'autres publications portant sur des thématiques analogues, toutes périodes et disciplines confondues, montrent que les violences de masse sont des objets de recherche qui, en définitive, sont loin d'échapper à toute tentative d'explication et de compréhension, pour peu que l'on se penche sans *a priori*, à la manière d'un archéologue, sur les traces de l'événement – quelles que soient la nature de ces traces, la difficulté à les « regarder en face » ou à en rendre compte en détail. Bien entendu, nous, comme tant d'autres, seront amenés à revenir sur bien des questions qui ont été posées, peut-être même à revoir nos hypothèses par le prisme de nouveaux documents, à reconsidérer de manière critique, voire contradictoire, des faits, des récits ou des discours. Dans ce champ d'étude, comme d'ailleurs dans bien d'autres, rien n'est jamais totalement achevé, figé. Nulle ambition démesurée donc mais bien plutôt un effort constant de faire notre métier de chercheur avec la part d'humilité qu'exige toute recherche.

Le deuxième enjeu, et non des moindres, concerne les conceptualisations contemporaines dans le champ des études classiques.

L'historien des mondes anciens peut parfois être réticent à recourir à des catégories et plus encore à des outils d'analyse empruntés à l'époque contemporaine. Pourtant, ceux-ci peuvent constituer une grille de lecture efficace pour l'étude du fait guerrier dans son rapport à la violence. En effet, nombre de concepts élaborés dans le cadre des expériences traumatiques des ^{xx}e et ^{xxi}e siècles se révèlent opérants (violences de masse, pratiques de cruauté, viols systématiques, réification, animalisation, etc.), sinon aident à décrire des comportements, à qualifier des modes d'action ou tout simplement donnent matière à réflexion ; à l'inverse, replacer ces concepts en contexte grec et romain peut permettre d'enrichir leurs définitions, de mieux circonscrire leurs applications pratiques, voire de mettre en lumière l'historicité des actes qui leur sont associés²⁴. Les concepts se rattachant à l'objet d'étude sont nombreux et l'on ne saurait ici en dresser une liste exhaustive. En revanche, il nous semble important de revenir sur les termes composant l'intitulé de cet ouvrage – violences extrêmes et transgression – lesquels, outre les définitions que nous pourrions en donner²⁵, posent la question des meurtres de masse, de l'extermination

24. C'est un point important sur lequel nous avons travaillé collectivement, d'abord dans le cadre des tables rondes sur la transgression en temps de guerre, ensuite au sein des séminaires du programme de recherche PARABAINO, [https://www.parabaino.com/publication]. Voir aussi BARRANDON Nathalie, BONNARD Jean-Baptiste et PIMOUGUET-PÉDARROS Isabelle, « Massacres, violences extrêmes et transgression en temps de guerre à travers les expériences grecques et romaines : approche historiographique et conceptuelle », *Revue d'histoire culturelle*, Rubrique Épistémologie en Débats, n° 8, 2025, p. 1-17.

25. *Ibid.*

des peuples et des cités, de la guerre d'anéantissement, des atteintes portées aux corps des populations armées et désarmées, de la destruction des lieux de vie, de sociabilité et de culte, de la violation des règles et des usages, du franchissement des seuils de tolérance. Autant de pratiques destructrices qui appellent à convoquer les concepts de génocide, de cruauté, de paroxysme et d'intolérable.

L'un d'entre eux fait débat. En effet, est-il pertinent de chercher dans les textes anciens une matrice du génocide et plus encore d'utiliser ce terme pour désigner l'extermination d'un peuple ou l'anéantissement d'une cité, si courants dans l'Antiquité? Si aujourd'hui de plus en plus de chercheurs, notamment anglo-saxons, considèrent le concept de génocide comme opératoire pour les mondes anciens²⁶, d'autres, au contraire, jugent son usage anachronique et inadéquat au regard des enjeux et de la finalité des massacres propres à cette période de l'histoire²⁷. Nathalie Barrandon, qui a consacré une étude sur la qualification de « génocide » à propos de deux expéditions militaires données en exemple dans les *Genocide Studies* (le sac de Carthage et l'extermination des Éburons pendant la guerre des Gaules) offre une position plus nuancée sur le sujet. Si elle ne retient pas cette qualification, elle montre que l'introduction de ce concept dans le champ des études antiques permet de mieux évaluer la portée de l'esclavage de masse et de la destruction des cités, mais aussi de mener une réflexion sur les intentions des décideurs ainsi que sur les problèmes de traduction posés par le mot latin « *stirps* », longtemps traduit par « race » et donc utilisé pour justifier l'existence de génocides²⁸.

Ainsi, les recherches sur les génocides, si elles mettent en valeur l'historicité des violences de masse, soulignent la difficulté à les questionner en usant d'un concept juridique élaboré au xx^e siècle. Par conséquent, le choix a été fait de replacer le génocide dans une analyse plus globale, celle des violences de masse, de leurs motivations, et de ne pas faire de la qualification un prérequis à la compréhension de la guerre d'anéantissement et des actes traumatiques qui l'accompagnent.

Le troisième et dernier enjeu concerne le traitement de l'information et sa restitution, en d'autres termes ce qui est donné à lire et à voir mais aussi ce que l'on choisit d'écrire et de montrer.

26. Outre les ouvrages cités à la note n° 12, on renverra à KIERNAN Ben, « Le premier génocide : Carthage, 146 A. C. », *Diogene*, n° 203, 2003, p. 32-48 ; KONSTAN David, « Hatred, and Genocide in Ancient Greece », *Common Knowledge*, n° 13-1, 2017, p. 170-187 ; ROYMANS Nico, « A Roman Massacre in the Far North. Caesar's Annihilation of the Tencteri and Usipetes in the Dutch River Area », in Manuel FERNÁNDEZ GÖTZ et Nico ROYMANS (dir.), *Conflict Archaeology. Materialities of Collective Violence from Prehistory to Late Antiquity*, Londres/New York, EAA Monograph Series, vol. 5, Routledge, 2018, p. 167-181.

27. BARRANDON Nathalie, *op. cit.*, p. 310-340 ; HULOT Sophie, « César génocidaire? Le massacre des Usipètes et des Tenctères (55 av. J.-C.) », *REA*, n° 120-1, 2018, p. 73-100.

28. BARRANDON Nathalie, *op. cit.*, p. 332.

D'abord se pose la question des types de documents soumis à l'analyse ; car si l'objet d'étude est commun aux deux périodes, les sources mobilisées sont quant à elles radicalement différentes. D'un côté nous avons affaire à une masse d'informations très diversifiées provenant d'archives, d'enquêtes orales, de témoignages de survivants, de comptes rendus autoptiques – auxquels s'ajoutent des représentations plastiques, des photographies et des vidéos ainsi que de nombreux restes matériels attestant le recours à la violence extrême ; de l'autre, nous disposons de textes grecs et latins, appartenant à différents genres littéraires (histoire, poésie épique, tragédie, etc.), sur lesquels repose l'essentiel des données propres au sujet – l'épigraphie, l'iconographie et l'archéologie occupant une place beaucoup plus limitée dans le dossier documentaire qui a commencé à se constituer sur les violences de masse dans l'Antiquité²⁹. De plus, et si l'on s'en tient uniquement aux textes historiques portant sur les mondes grec et romain, ils ne visent pas à rendre compte des faits dans toutes leurs précision et réalité, d'autant plus qu'il s'agit de reconstructions narratives ou encore de mises en récit tardives qui imposent de faire la part entre le relaté et l'advenu. Mais l'une des principales différences entre les deux périodes est que l'écriture de soi (ou toute autre forme de production littéraire apparentée au journal intime) fait défaut pour l'Antiquité ; ainsi, si l'on peut saisir l'univers mental de l'homme grec ou romain, il est plus difficile d'appréhender ses ressentis et ses affects, plus encore de rendre compte du traumatisme que pouvait représenter l'événement violent à l'échelle individuelle.

Ensuite se pose la question de ce qui est rapporté ou occulté dans les sources narratives – et ce quelle que soit la période envisagée. Comme l'a noté Véronique Nahoum-Grappe à propos des exactions commises contre les civils en ex-Yougoslavie, « il suffit de gommer dans un texte une séquence descriptive du corps martyrisé pour enlever au récit de violence son effet "cruel" et passer sous silence l'abomination qui met en péril le besoin de compréhension³⁰. » Dans les textes anciens, si les faits sont généralement énoncés, le détail des violences commises est souvent passé sous silence ; état de fait qui impose de s'interroger sur ce qui est tu, de comprendre les limites du dit et du non-dit. Mais par-delà le caractère imprécis, voire partiel de la documentation, il est important de noter que la recherche d'un équilibre entre monstration et occultation faisait déjà partie des préoccupations de ceux qui avaient en charge d'écrire l'histoire. C'était le cas notamment de Polybe et, dans une moindre mesure, de Diodore de Sicile³¹. Nous sommes

29. La base de données élaborée dans le cadre du programme PARABAINO est composée de près de 850 textes grecs et latins, accompagnés de leur traduction dont le contenu est reporté de manière systématique sous la forme de fiches analytiques ; s'y ajoute actuellement une quinzaine de documents iconographiques. Cette base de données qui a vocation à être enrichie de nouveaux documents sera mise en *open access* fin 2025.

30. NAHOUM-GRAPPE Véronique, art. cité, p. 145.

31. Polyb. 2.56.6-8 ; 61, 3 ; Diod. Sic. 19.8.2-6.

là aux racines d'une interrogation dont les ramifications sont encore bien présentes aujourd'hui.

Sans qu'il soit besoin de répondre aux accusations de sensationnalisme, il est important de se questionner sur le biais cognitif que peut introduire une description intégrale de la violence et la confrontation systématique avec les textes et les images qui renvoient à la part la plus sombre de l'humanité. Jusqu'où doit-on aller dans le récit de cruauté? Peut-on tout montrer, tout représenter? Un questionnement qui pourrait être prolongé à la lumière de l'essai de Susan Sontag sur le pouvoir des images relatives à l'expérience de guerre. Leur omniprésence rapproche-t-elle ou au contraire éloigne-t-elle de la réalité³²? Par ailleurs, faut-il ménager les appréhensions au risque d'euphémiser le propos? Dans le cadre de cet ouvrage, le choix a été fait de ne poser aucune limite en ce sens car si l'on veut saisir les ressorts et les contours de la violence la plus extrême, tenter de comprendre ce qui *a priori* échappe à l'intelligibilité, il convient nous semble-t-il de rendre compte des actes, des gestes et des paroles des perpétrateurs dans toute leur crudité, de rapporter les témoignages des victimes sans rien ôter de leurs mots, de leurs ressentis – comme l'ont fait ici, et ailleurs, Amélie Faucheux et Stéphane Audoin-Rouzeau à propos du génocide des tutsi au Rwanda.

Présentation d'ensemble de l'ouvrage et lignes de réflexion

Si l'objet d'étude reste pleinement centré sur les violences extrêmes et la transgression en temps de guerre, l'ouvrage s'articule autour de trois thématiques transversales – l'identité, le sacré et le genre – qui constituent le fil rouge de la réflexion³³. Ces thématiques, portées respectivement par Guisto Traina, Ninon Grangé et Jérôme Wilgaux, s'ouvrent chacune sur une introduction organisée autour de plusieurs questionnements qui permettent d'annoncer et de présenter les articles; ceux-ci étant mis en dialogue par période (Antiquité/temps présent) au sein de chaque thématique.

Giusto Traina, dont l'introduction s'intitule « altérité et extermination », souligne le rapport étroit entre identité et exercice de la violence extrême (viols et atteintes à la filiation, déshumanisation, animalisation, traques à caractère cynégétique réduisant l'ennemi à l'état de proie, extermination pour ne conserver intact que son groupe ou en extraire ceux que l'on perçoit comme des ennemis potentiels, etc.); il rappelle par ailleurs le débat juridique et religieux des époques médiévale et moderne autour de la question de l'identité qui a contribué à réélaborer la conception

32. SONTAG Susan, *Devant la douleur des autres*, Paris, Christian Bourgeois, 2004.

33. Ces thématiques avaient déjà émergé à l'issue des tables rondes que nous avons menées entre 2017 et 2019 à Nantes sur la transgression en temps de guerre de l'Antiquité à nos jours. Elles ont ensuite été explorées à des degrés divers dans le cadre du programme PARABAINO avant d'être placées au cœur du dialogue entre Antiquité et temps présent lors du colloque de Reims.

romaine du *bellum iustum*. Ainsi, Alberico Gentili, à la fin du xvi^e siècle, se fondant sur les écrits de Procope et d'Ammien Marcellin relatifs aux peuples barbares, considérait comme justes les guerres menées contre les Indiens – les pratiques sauvages de ces derniers (cannibalisme) suffisant à justifier toutes les exactions menées à leur rencontre.

Une opposition entre « civilisation » et « sauvagerie » qui contribue, nous le savons bien, dans le cadre d'une idéologie coloniale à valoriser l'identité du dominant et, dans le même temps, à nier celle du dominé qui dès lors est exposé à tous les excès.

Ce qui ressort des articles proposés dans cette thématique, c'est d'abord la façon dont les Grecs concevaient et percevaient la violence de guerre dans le cadre d'un conflit homogène, c'est-à-dire mettant aux prises des groupes ayant la même langue, les mêmes pratiques religieuses et culturelles. Nicola Cusumano articule son propos autour de l'œuvre de Thucydide, montrant que les exactions et le dépassement des seuils de tolérance font partie intégrante de la structure du récit en ce qu'ils sont placés à des moments clés de la narration ; une construction qui laisse entrevoir les prémisses d'une moralisation de la guerre et les risques de déstabilisation que les luttes fratricides faisaient peser sur le monde grec des cités³⁴.

Ensuite, ce sont les pratiques de cruauté en contexte romain qui sont questionnées, notamment contre des adversaires incarnant une altérité radicale – que ces pratiques fassent l'objet d'un discours de légitimation (Mathieu Engerbeaud) ou au contraire figures de transgression (Sophie Hulot). Mathieu Engerbeaud étudie les récits des guerres samnites dans lesquelles il est fait état d'actes de violences extrêmes aboutissant à l'extermination d'un peuple tout entier, celui des Ausones, dont l'origine ethnique, soulignée par Tite-Live, constitue un élément de justification. Sophie Hulot, quant à elle, remet en question l'hypothèse du ciblage ethnique émise à propos de nombre de massacres perpétrés par les Romains, notant que c'est plutôt l'identité sociale qui est visée à travers les violences faites au corps. Elle développe ensuite une réflexion sur les sensibilités romaines à l'égard de l'intégrité corporelle, la mutilation des corps étant perçue comme un outrage, un dépassement des seuils de tolérance.

Dans un tout autre environnement, celui du génocide des Tutsi au Rwanda, les modes opératoires (entames des corps, viols systématiques, exposition de la mort, etc.) se comprennent comme des marqueurs identitaires ; ils disent ce que pensent ou veulent être les perpétrateurs, ce qu'ils voient dans la victime, ce qu'ils veulent la voir devenir : déshumanisation, animalisation, réification sont au cœur du processus génocidaire. C'est là tout l'objet de l'article d'Amélie Faucheux dans lequel l'image de l'ennemi

34. WILGAUX Jérôme, « La guerre du Péloponnèse : une violence paroxystique », *HiMA*, n° 11, 2022, p. 43-60.

se dessine en ombre portée à travers la parole des victimes qui, par-delà les actes dont elles rendent compte avec beaucoup de précision, font état de leurs affects, de leur expérience sensible. Leurs témoignages contribuent à mettre en exergue le lien étroit entre identité et pratiques de cruauté.

L'introduction de Ninon Grangé, intitulée « sacrilège, transgression, profanation », s'articule autour du franchissement de la limite qui signe à la fois le sacrilège, la transgression et la profanation propres aux violences extrêmes. Le massacre, qui est ici placé au centre de la réflexion, fait apparaître le sacré, le révèle et par là même permet de tracer la frontière avec le profane.

Les articles qui suivent montrent qu'outre la violation des lieux de culte ou le non-respect des prescriptions religieuses, la notion de sacré doit être appréhendée dans ses dimensions politique, sociale et morale : quand les ennemis massacrent, dégradent les corps, ravagent les lieux de culte, privent les morts de sépulture, ils ne portent pas seulement atteinte à l'intégrité physique et morale des individus, ils mettent à l'épreuve les fondements de la communauté tout entière, violent les principes qui ordonnent et font société, des principes qui contribuent à la structuration des identités individuelles.

C'est l'Antiquité grecque qui est d'abord questionnée. Bernard Eck propose une étude fondée sur la poésie épique, et en particulier sur l'*Iliade* d'Homère, texte fondateur de la civilisation hellénique, qu'il considère comme la matrice des violences extrêmes. Les dieux sont placés au cœur d'un débat sur les excès de la guerre laissant apparaître les mécanismes de déclenchement de la violence, les atteintes portées aux corps, les privations de sépultures. Autant d'éléments à travers lesquels se dessinent les contours du sacré, les transgressions religieuses, les actes d'impiété qui empêchent l'accomplissement des rituels requis par les dieux.

François Queyrel quant à lui analyse la représentation des Galates dans l'imagerie grecque. Leur défaite face aux souverains hellénistiques pose la question du sacré en ce que cet événement est assimilé aux combats des dieux contre les géants – transposition mythologique qui s'inscrit dans les bas-reliefs monumentaux ornant la base du grand autel de Zeus à Pergame. Dans la tradition historiographique, en revanche, ils sont rejetés dans le camp de la transgression, de la sauvagerie la plus extrême. Les textes insistent en effet sur les atteintes portées au sacré (profanation de sépultures, pillages des lieux de culte, actes impies perpétrés contre les femmes et les enfants). Or dans les images, cette violence extrême n'apparaît pas : soit les Galates sont sublimés sous la forme de créatures surnaturelles, soit réduits à des hommes vaincus auxquels on restitue une part d'humanité (rondes bosses exposées sur les lieux de culte de Pergame).

L'écart entre les représentations et la réalité disparaît avec l'article de Frédéric Prot qui fonde son propos sur le recueil gravé des *Désastres de la*

guerre de Francisco Goya. Dans un contexte politique et social où le religieux occupe une place centrale, la crudité des images atteste un franchissement des frontières morales, disent la transgression. Elles s'inscrivent par ailleurs dans une volonté de dénonciation des actes qui, selon l'auteur, renvoient de manière rétro-dictive à des qualifications juridiques élaborées au ^{xx}^e siècle (crime de guerre, crime contre l'humanité).

Convoquer le sacré dans le déchaînement des forces ou au contraire l'effacer pour anéantir encore davantage les victimes, est une autre des questions posées dans cette thématique. Stéphane Audoin-Rouzeau montre que dans le cas du génocide des Tutsi au Rwanda la convocation du sacré est au cœur de l'exercice de la violence extrême : les églises deviennent des espaces de massacre, des prêtres encouragent l'extermination tandis que les tueurs prient devant les statues de culte ou au contraire les détruisent. Profanation et mobilisation du sacré sont ici pleinement à l'œuvre.

Soko Phay, quant à elle, interroge les effets de la disparition du sacré à travers le génocide des Cambodgiens par les Khmers rouges. Elle note que lorsque les rites et les croyances ancestrales sont supprimés, c'est l'incidence du sacré sur la vie quotidienne qui est interrompue, que lorsque l'on prive les défunts de sépulture, qu'on leur ôte la possibilité de se réincarner, c'est la mort elle-même qui est détruite. Se fondant sur l'œuvre de Rithy Pahn, elle souligne la capacité des artistes à créer des images à partir de « l'image manquante » et ainsi à redonner une sépulture symbolique aux morts.

Enfin, d'autres s'interrogent sur la représentation de la violence génocidaire, sur les traits qu'il est possible d'en esquisser tout autant que sur les traces susceptibles d'être recueillies. Dans un article commun, Valéry Pratt et Sarah Vanagt articulent leur propos autour de ces deux questionnements. Se fondant sur les œuvres de Jean Hatzfeld, de Rithy Pahn et de Claude Lanzmann, le premier développe une réflexion sur le dicible et l'indicible, le montrable et le non montrable (montrer quoi ? Comment ? Pour quoi faire ?). La seconde explore la façon dont les traces sont traitées dans le contexte d'une enquête pénale internationale à travers les photographies et la documentation audiovisuelle. Prenant pour cadre et terrain d'expérimentation le TPI pour l'ex. Yougoslavie, elle interroge autant la lisibilité que l'illisibilité de ces documents.

Enfin, dans leur introduction sur le genre, Jean-Baptiste Bonnard et Jérôme Wilgaux, proposent un état des lieux de la recherche sur les femmes et la violence de guerre dans le champ des études antiques et ouvrent des pistes de réflexion pour l'histoire grecque. Partant de l'observation selon laquelle les violences extrêmes pouvaient être « genrées » dans leurs modalités, ils considèrent qu'il convient de tenir compte d'un ensemble de catégorisations et de hiérarchisations sociales et/ou culturelles (hommes/femmes, libres/esclaves, jeunes/vieux...), d'interroger la « domination masculine » dans ses formes paroxystiques et, dans le même temps, d'évaluer l'import-

tance des violences féminines dans les sources (tragédies et inscriptions funéraires notamment), d'étudier, enfin, la manière dont les victimes de sexe féminin prenaient la parole, demandaient justice et réparation, accomplissaient leur vengeance. Les articles couvrant cette thématique croisent, sinon prolongent par bien des aspects, ces pistes de réflexion.

Ainsi, Ludi Chazalon analyse les excès de la guerre à travers les peintures sur vase des périodes archaïque et classique, en plaçant le focus sur les violences sexuelles et sexuées. Elle interroge ainsi ce qu'il était possible ou non de mettre en scène au regard du système de valeurs et de croyances des Grecs anciens.

Sexualité et violences en temps de guerre sont également au cœur de l'article de Kathy Gaca. Proposant une étude sur le temps long, elle montre la nécessité d'interroger l'Antiquité pour comprendre des problèmes actuels, notamment le ciblage des civils. La différenciation des sexes s'inscrit à travers les atteintes portées à leurs corps : massacre pour les individus de sexe masculin, viols et asservissement pour les individus de sexe féminin, en particulier pour les filles et les femmes en âge de procréer. Est dès lors posée, dans une perspective comparée avec la période contemporaine, la question des mariages et des grossesses forcées ainsi que celle de la prostitution.

En contrepoint de la culture de la virilité et de la domination masculine qui sous-tend pour une large part l'exercice de la violence extrême – dans les guerres antiques comme dans celles du temps présent –, Jérôme Wilgaux interroge les capacités de choix et d'action des femmes dans les récits de violences extrêmes. Procédant à une analyse structurale des textes, il montre d'une part que résistances féminines et réactions divines se conjuguent dès lors que les violences extrêmes s'accompagnent de transgressions religieuses, d'autre part que l'*agentivité* des femmes est valorisée dès lors qu'il s'agit de contribuer aux valeurs et à l'identité de la communauté.

Enfin, la question de la place des femmes dans les mécanismes d'entraide et de sauvetage est abordée par Judith Lindenberg qui retrace le parcours de Charlotte Henschel, artiste peintre d'origine allemande, en France pendant la Seconde Guerre mondiale et qui, du fait de son appartenance à la communauté juive, est amenée à vivre cachée afin d'échapper à la déportation. Sont ici mises en exergue la solitude à laquelle contraint la menace de mort mais aussi la vie qui s'exprime à travers sa peinture.

Les cas d'étude proposés au sein de ces thématiques transversales permettent de dégager des lignes de réflexion communes aux deux périodes.

La première porte sur les processus de passage à l'acte. Par-delà les formes de violences extrêmes, ce sont les dynamiques, les mécanismes de déclenchement qui posent question et invitent à considérer en détail un ensemble de facteurs (contextes, enjeux, chaînes de commandement, responsabilité des exécutants, etc.).

La deuxième s'articule autour de la violation des normes (juridiques, éthiques ou religieuses), de la construction et du déplacement des seuils de tolérance, des intolérables. La question de la transgression dans sa dimension sociohistorique est ici déterminante ; elle renvoie non seulement aux qualifications juridiques et morales associées aux pratiques destructrices mais aussi aux discours de légitimation, de justification ou au contraire de condamnation. Elle interroge également la faculté des sociétés en guerre à prévenir, circonscrire et neutraliser ces pratiques par l'instauration de normes reconnues par tous.

La troisième ligne de réflexion concerne les capacités de résistance des victimes et, par-delà, les processus de résilience mis en œuvre à l'échelle individuelle et collective. L'exercice de la violence extrême, en remettant en question les fondements des sociétés qui y sont confrontées, contraint celles qui n'ont pas été totalement anéanties à refaire corps. État de fait qui invite à considérer la façon dont elles parviennent à dépasser les traumatismes, à redéfinir des limites sociétales et à réaffirmer des valeurs.

La quatrième, enfin, a trait aux traces et à la mémoire de l'événement violent – traces laissées sur le terrain (données tangibles, matérielles) mais aussi dans les consciences, l'imaginaire, les systèmes de représentation ; des traces qu'il convient de mettre au jour, de conserver et de transmettre, plus encore lorsqu'elles sont menacées de disparaître, voire d'être effacées délibérément. Ce qui est ici en jeu, c'est la question du témoignage (discours, récits, formes artistiques, rituels, etc.) et par suite celle de la mémorialisation.

Approche méthodologique

Pour terminer, il convient de mettre en avant ce qui, au plan méthodologique, caractérise cet ouvrage collectif.

Plusieurs disciplines s'inscrivant dans le champ des sciences humaines et sociales ont été convoquées afin d'appréhender la question des violences extrêmes et de la transgression en temps de guerre sous l'angle de l'identité, du sacré et du genre : la philosophie (Ninon Grangé, Valéry Pratt), l'histoire de l'art (Ludi Chazalon, Judith Lindenberg, Soko Phay, Frédéric Prot, François Queyrel), les arts visuels (Sarah Vanagt), la sociologie (Amélie Fauchaux) et, enfin, l'histoire (Stéphane Audoin-Rouzeau, Bernard Eck, Mathieu Engerbeaud, Kathy Gaca, Sophie Hulot, Jérôme Wilgaux). Mais par-delà les spécialités propres à chacun, certains articles croisent plusieurs disciplines : histoire et anthropologie (Stéphane Audoin-Rouzeau, Kathy Gaca, Jérôme Wilgaux), sociologie et anthropologie (Amélie Fauchaux), histoire de l'art et arts plastiques (Soko Phay). Ces approches pluri- et interdisciplinaires s'inscrivent en outre, pour nombre d'entre elles, dans une démarche d'anthropologie historique, laquelle a été particulièrement

présente dans le champ des études antiques, notamment en France, avec Jean-Pierre Vernant. Par ailleurs, l'un des principaux acquis en lien avec le champ d'étude qui nous occupe ici doit beaucoup à l'anthropologie sociale et notamment à Françoise Héritier dont les travaux ont montré que la violence est toujours construite en fonction de contextes où le politique occupe une large place³⁵. Or les recherches menées sur la guerre ont longtemps exclu la question de la violence, voire l'ont occultée lorsqu'elle apparaissait comme relevant d'une rationalité politique. Pour l'Antiquité, Nicolas Cusumano et Valéria Andò ont été parmi les premiers à appréhender la violence non comme un fait de nature ressortissant à la sauvagerie, mais comme une construction culturelle faisant partie des moyens auxquels pouvaient avoir recours les individus, groupes humains ou États pour parvenir à leurs fins. Pascal Payen l'a rappelé dans son article paru en 2012³⁶. Ainsi, parler de sauvagerie, renvoyer les tueurs à un état de bestialité, c'est exclure la violence du jeu de la guerre et plus largement du politique. S'inscrivant dans la continuité des réflexions menées sur les conflits armés du xx^e siècle³⁷, il note que « la violence, loin d'être une variable aléatoire de la guerre, est une catégorie qui s'articule à elle en fonction des contextes historiques³⁸. »

Traverser les frontières disciplinaires de manière à pouvoir approcher toutes les facettes d'une même question s'est donc imposé dans le cadre de cet ouvrage, permettant ainsi de multiplier les éclairages et les angles de vue.

D'autres frontières ont été traversées, celles du temps. Toutefois, il ne s'est pas agi d'inscrire l'objet d'étude dans la linéarité du temps long mais bien plutôt de faire dialoguer les deux périodes de l'histoire les plus distantes d'un point de vue chronologique. Ce long étirement temporel et ses effets d'altération, rendent sûrement plus sensible la singularité de chacune des sociétés humaines, plus compréhensibles leur évolution, plus remarquable leurs éventuelles constantes. Les historiens travaillant sur ces périodes sont toutefois amenés à se positionner de manière différente par rapport à leur objet d'étude ; car d'un côté il existe une distance imposée par le cours de l'histoire, de l'autre une proximité, voire une immédiateté qui impose, à l'inverse, une mise à distance. Il n'en reste pas moins que ces deux périodes, comme nous le verrons, sont celles qui se prêtent le mieux au dialogue, en particulier dans le champ des violences de masse³⁹. Des modes d'action récurrents dans les mondes grec et romain, tels que les

35. HÉRITIER Françoise, *De la violence*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1996.

36. PAYEN Pascal, art. cité. Cf. ANDÒ Valéria et CUSUMANO Nicolas, *op. cit.*

37. Supra note n° 2.

38. PAYEN Pascal, art. cité, p. 214.

39. Pour des exemples de dialogues entre antiquité et temps présents sur ces sujets, voir VIDAL-NAQUET Pierre, *Les assassins de la mémoire*, *op. cit.* ; *Id.*, *La torture dans la République : essai d'histoire et de politique contemporaine 1954-1962*, Paris, éditions de Minuit, 1998 ; INGRAO Christian, *Les chasseurs noirs : La brigade Dirlwager*, Paris, Perrin, 2006.

massacres, les destructions de cités, les déportations de populations civiles, sont loin d'être étrangers au temps présent, ils constituent au contraire une « actualité », lorsqu'ils ne font pas figures de constante ; état de fait qui amène nécessairement les chercheurs des deux périodes à engager une réflexion commune.

C'est à travers le chassé-croisé de notions et de concepts que réside nous semble-t-il la pertinence du dialogue entre les deux périodes. Toutefois, les échanges sont également dynamisés par les homologues susceptibles d'être repérées dans les actes violents et les gestes qui les accompagnent. De ce point de vue, les mondes grec et romain fournissent aux spécialistes de l'époque contemporaine des « modèles » qui invitent à interroger l'intemporalité de certains comportements, pratiques et représentations. Nombre de figures et de situations extrêmes ont été questionnées dans cette perspective, ici ou ailleurs. Jacques Sémelin, par exemple, a considéré que les différentes manières d'outrager le corps dans l'Antiquité pouvaient entrer en résonance avec les pratiques de cruauté déployées lors du génocide des Juifs d'Europe ou de celui des Tutsi au Rwanda. S'appuyant sur les travaux de Jean-Pierre Vernant, il a émis l'hypothèse selon laquelle les Occidentaux de l'époque contemporaine pourraient avoir systématisé à grande échelle des modes d'action déjà en usage chez les Grecs⁴⁰. Mais la différence n'est-elle que d'ordre quantitatif ? Si les manières d'outrager les corps sont parfois de même nature, veulent-elles dire la même chose ? Ont-elles la même finalité ? Le rapport des Grecs à l'identité, au sacré et au genre, invite à reconsidérer ces questions. D'ailleurs, et dans le même sens, il ressort de la contribution d'Amélie Faucheux ainsi que de celle de Stéphane Audoin-Rouzeau que les pratiques de cruauté exercées par les Hutu contre les Tutsi au Rwanda ne reposent pas sur des gestes aléatoires, elles forment un langage qui n'est aucunement transposable d'un contexte à un autre car il est l'expression de traits culturels propres à l'histoire de la région. Il en est de même à propos des Khmers rouges et de la privation des rituels dus aux défunts empêchant ces derniers de se réincarner dans une vie meilleure, comme le montre Soko Phay. Ce type de privation relève des pratiques de cruauté en ce qu'il s'agit d'infliger une souffrance morale aux survivants en portant atteinte durablement à leurs morts à travers la négation de la tradition culturelle cambodgienne.

Enfin, la méthodologie de la comparaison est également très présente dans cet ouvrage du fait même du dialogue entre Antiquité et temps présent⁴¹ ; ce dialogue permet de montrer qu'il est possible de proposer des analyses comparées en vue d'une appréhension globale du sujet. Pour

40. SÉMELIN Jacques, *op. cit.*, p. 355. Cf. VERNANT Jean-Pierre, *L'individu, la mort, l'amour. Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1989.

41. Sur la méthode comparative DETIENNE Marcel, *Comparer l'incomparable. Oser expérimenter et construire*, Paris, éditions du Seuil, 2000.

autant, comparer ne signifie pas que toutes les situations sont semblables, ont les mêmes causes et les mêmes effets. De même, poser pour préalable que l'on ne peut évaluer la violence des Grecs et des Romains à l'échelle de notre droit international humanitaire ne rend pas vain tout comparatisme. Comme nombre d'articles présentés dans cet ouvrage le montrent, le comparatisme n'a pas valeur de démonstration, seulement d'expérimentation ; c'est une heuristique, une manière de tester des hypothèses, de poser des questions plus que d'apporter des réponses. Il est particulièrement intéressant pour les spécialistes des mondes grec et romain du fait du caractère fragmentaire et lacunaire des sources. Dans tous les cas, il permet de faire ressortir les spécificités de chaque période mais aussi de mettre en évidence, sinon des permanences, tout au moins des systèmes susceptibles d'éclairer de manière significative le problème des violences extrêmes et de la transgression en temps de guerre.

Pluridisciplinarité, dialogue entre périodes et comparatisme contribuent ainsi à produire une « polyphonie » autour de la question des génocides et, de manière plus générale, des violences de masse.

Nous espérons que cet ouvrage collectif montrera l'intérêt de poursuivre et de développer la recherche sur un sujet essentiel à la compréhension des sociétés du passé comme du présent. Mais par-delà cet aspect scientifique, travailler sur des « objets détestables », quelles que soient la période et la discipline envisagées, est une expérience qui nous engage personnellement ; car nous sommes amenés à considérer l'Autre et donc nous-mêmes, à évaluer nos seuils de tolérance de manière critique et relative, à questionner notre capacité à consentir aux intolérables⁴².

42. Voir BOURDELAIS Patrice et FASSIN Didier, *Les Constructions de l'intolérable. Études d'anthropologie et d'histoire sur les frontières de l'espace moral*, Paris, La Découverte. Sur la destruction de Gaza et de sa population civile, voir FASSIN Didier, *Une étrange défaite. Sur le consentement à l'écrasement de Gaza*, 2024, Paris, La Découverte.